

Plusieurs domestiques entrèrent ensuite et se tinrent derrière leurs maîtres, attendant leurs ordres.

Le révérend prononça une courte allocution, puis chacun s'assit, et le repas commença.

Le comte Olivier du Luc avait trente-deux ans à peine ; c'était un cavalier de taille haute, bien pris, élégant et solide ; dans tous ses mouvements, dans tous ses gestes, on sentait un corps rompu aux exercices les plus rudes ; ses traits fins, réguliers, énergiques, ses yeux noirs, bien ouverts, pleins de feu, regardaient en face ; ses cheveux bruns, séparés selon la mode du temps, retombaient en longues boucles sur ses épaules, et ajoutaient encore à la grâce sympathique répandue sur toute sa personne ; une fine moustache, coquettement relevée, traçait une ligne de bistre au-dessus de sa lèvre supérieure, et laissait voir les dents éblouissantes qui meublaient sa bouche légèrement sensuelle.

En somme, c'eût été un gentilhomme accompli, sans une expression de constante hésitation répandue sur son visage et qui, parfois, imprimait à sa physionomie un cachet de faiblesse étrange mêlé à une résolution presque cruelle.

Jeanne de Latour de Fargis, comtesse du Luc, avait vingt-cinq ans, elle en paraissait à peine vingt ; blonde comme un bouquet d'épis mûrs, mignonne et frêle comme une Péri, quand ses grands yeux bleus et rêveurs se fixaient sur le visage de son mari, on y lisait un bonheur ineffable en même temps qu'une abnégation complète ; sa bouche gracieuse ne s'entr'ouvrait que pour laisser échapper un sourire ou une parole bienveillante ; un tel parfum de chasteté était répandu sur toute sa personne, que sa vue inspirait à la fois l'admiration et le respect.

Mariée depuis sept ans au comte du Luc, elle l'avait rendu père d'un chérubin dont tous deux étaient fous. Bien que leur union eût été une union comme on en concluait et comme on en conclut encore tant dans le monde aristocratique, elle aimait son mari tout autant qu'au premier jour, c'est-à-dire avec passion.

Quant à Mlle Diane de Saint-Hyrem, elle formait un contraste frappant avec la comtesse du Luc, et cela au moral comme au physique.

C'était une grande et belle personne de vingt-trois ans, au port de déesse, à la démarche majestueuse ; chacun de ses regards inspirait l'amour ; chacun de ses mouvements respirait la volupté. Brune et pâle à la fois, elle semblait une de ces statues vivantes que l'art grec, si réellement humain, savait seul créer, et dont les Phidias et les Praxitèle ont emporté le secret.

Son œil noir, plein d'éclairs, couronné de sourcils tracés comme au pinceau, fascinait et implorait à la fois ; il y avait dans son essence quelque chose d'incompréhensible qui dominait, attirait et repoussait en même temps ; sa chevelure d'un noir velouté tombait en une profusion de boucles frisées et frisottées sur ses épaules blanches et polies comme l'albâtre ; sa voix douce, suave, mélodieuse, prenait, quand un sentiment intérieur l'agitait, des intonations nerveuses et saccadées qui faisaient froid au cœur ; le regard félin qui filtrait calmement à travers ses longs cils de velours, se fixait avec une expression singulière sur les personnes auxquelles elle s'adressait.

C'était une étrange nature.

Orpheline et sans fortune, elle avait été élevée presque par charité, dans le même couvent que la comtesse, laquelle, catholique d'origine, n'avait changé de religion que le jour de son mariage ! Jeanne de Fargis s'était, toute jeune encore, sentie attirée vers cette enfant si belle, si malheureuse, si abandonnée ; elle s'était éprise pour elle d'une sincère et profonde amitié.

Diane de Saint-Hyrem répondit avec empressement à ses avances ; elle employa toutes les séductions dont la nature l'avait douée si généreusement, pour captiver sa nouvelle amie. Elle vint aisément à bout de sa constante et blonde compagne, si bien que, le jour où celle-ci sortit du couvent pour se marier, elle mit pour première condition de ce mariage la présence de mademoiselle de Saint-Hyrem. Une fois Diane hors du couvent, Jeanne ne voulut plus se séparer d'elle : faire sa partie dans ce duo d'innocente tendresse ; prodiguer à son amie les assurances de sa reconnaissance et de son dévouement fut une tâche facile pour l'orpheline, recueillie et sauvée de la misère. C'était pour elle un bonheur incertain ; son avenir écarcé de nuages sombres commençait à s'éclaircir.

Mademoiselle Diane de Saint-Hyrem ne possédait pour toute famille qu'un frère, nommé Jacques, beau et élégant jeune homme, son aîné de quelques années.

Comment vivait-il, lui qui n'avait pas plus de fortune que sa sœur ? Nul ne le savait.

Toujours était-il que parfois on le rencontrait dans un dénuement pire que la misère avouée, parfois aussi il jetait l'or par les fenêtres du plaisir et de la folie ; ses meilleurs amis, ses compagnons les plus familiers, le regardaient comme une énigme ambulante.

Le comte de Saint-Hyrem, on l'appelait ainsi, voyait rarement sa sœur ; bien que regu à bras ouverts par le comte Olivier du Luc, il ne lui faisait pas de fréquentes visites. Sans s'en rendre compte, les deux époux éprouvaient une répulsion invincible pour lui. À sa vue, la comtesse tressaillait ; elle frissonnait comme à la vue d'un reptile.

Quoique les seigneurs de Mauvers se gardassent bien de laisser échapper la moindre marque de leur antipathie pour le comte, le jeune homme, cependant, se trouvait mal en point en leur présence.

Avait-il deviné cette répulsion si bien dissimulée ? sa sœur, plus adroite, plus rusée, l'en avait-elle averti ? De toute façon ses visites devenaient de plus en plus rares. Depuis près d'un an, Jacques de Saint-Hyrem n'avait pas mis le pied au château.

Quant à présent, nous passerons sous silence le portrait du révérend Graindorge que nous retrouverons à son heure.

Le repas commença et continua silencieusement ; à peine les convives du haut bout de la table échangeaient-ils quelques paroles de politesse et de courtoisie ; les domestiques, tous nés sur les terres ou dans la maison du comte du Luc, assouplis à la stricte discipline observée dans la famille, mangeaient et buvaient sans troubler leurs seigneurs.

Au moment où les sucreries et les confits parurent, le majordome fit un signe ; à ce signe les serviteurs se levèrent, quittèrent la table et se retirèrent en silence.

À son tour le majordome se préparait à sortir.

Le comte l'arrêta du geste.

Le serviteur s'inclina, attendant que son maître l'interrogeât.

— Maître Restout, dit le comte, deux mots.

Le majordome s'avança.

Son maître reprit :

— Avez-vous visité mes écuries aujourd'hui ainsi que je vous l'avais recommandé ?

— Oui, monseigneur.

— Parmi mes courtisans, quel est celui qui se trouve le mieux en point ?